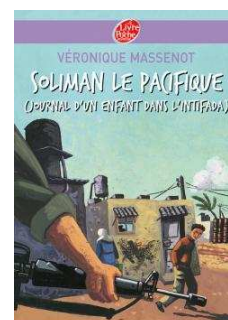


Soliman le Pacifique – Journal d’un enfant dans l’Intifada
Véronique Massenot

N°959
4,90 €
160 pages
A partir du CM2



Soliman le Pacifique – Journal d’un enfant dans l’Intifada
entretien avec l’auteur, Véronique Massenot

1. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser au conflit israélo-palestinien ?

Par curiosité, et parce que je ne supporte pas l'injustice. Mais cela m'amène à vous expliquer que le premier manuscrit de *Soliman* – dont le héros se prénomme déjà ainsi – ne parlait pas précisément de ce conflit.

Pour comprendre ma démarche d'alors, il faut peut-être connaître mon roman précédent, *Lettres à une disparue*, inspiré du témoignage des proches (parents, amis, frères, enfants...) des « desaparecidos » argentins. Bien qu'entièrement « vérifiable » d'un point de vue historique si l'on en connaît le contexte de départ, ma fiction n'est pas située ni dans le temps ni dans l'espace. J'ai fait ce choix – et mon éditeur de l'époque a bien voulu me suivre là-dessus – dans l'espoir de donner une portée universelle à l'histoire que je racontais. Je savais que les disparitions n'étaient pas l'apanage de la dictature de Videla et préférais entretenir le flou pour qu'on se pose des questions, parfois peut-être dérangementes et en résonance avec l'actualité... « Et en Chine ? Au Tibet ? En Birmanie ? Est-ce qu'il s'y passe aussi ce genre de choses en ce moment ? » Ainsi une amie algérienne m'a-t-elle dit avoir cru que je parlais de son pays. Et des femmes du Kosovo, rencontrées en cours d'alphabétisation (en fait, simple enseignement du français langue étrangère) dans un centre social, m'ont dit : « C'est notre histoire. »

Pour en revenir au projet initial qui donna *Soliman*, j'étais au départ dans la même optique. Je voulais parler d'un pays, peu important lequel, où deux peuples se contestent le droit d'y vivre, l'un des deux étant en position de force – et me situant, moi, du côté du plus faible. Dans mon esprit, le combat des Kurdes et des Tchétchènes y avait une place tout aussi affirmée que celui des Palestiniens. D'ailleurs, il reste des traces de ce tout premier projet dans le texte final ! En effet, lorsque j'ai ensuite pris la décision de tout réécrire en situant l'action en Cisjordanie, je n'ai pas eu le cœur de débaptiser mes personnages... Je n'y arrivais pas. Pour moi, ils existaient tels quels et les renommer autrement me semblait proche du crime ! (J'exagère à peine !) C'est pourquoi – et avec l'accord de ma nouvelle editrice – la maman de Soliman porte un prénom kurde, Zeki, et l'ancien instituteur celui d'un vieux Tchétchène plein d'humanité qu'avait rencontré Daniel Mermet dans l'un de ses reportages sur cette guerre lointaine et oubliée, Rouslan.

Les raisons qui m'ont poussée à faire ce (premier) travail de réécriture sont faciles à comprendre. Entre mon premier manuscrit et le second, a eu lieu le 11 septembre. Dans

l'hystérie médiatique qui a suivi, le conflit israélo-palestinien est revenu davantage sur le « devant de la scène »... Du coup, et j'en ai fait l'expérience autour de moi, la lecture de mon manuscrit créait des suspicions de mauvais aloi : on avait l'impression que je parlais de la Palestine, mais que je n'osais pas m'engager. Cet entre-deux un peu « faux cul » ne me plaisait pas du tout – mais alors pas du tout : j'ai décidé de lever le doute le plus vite possible. Et c'est ainsi qu'une deuxième version de mon roman est née, me donnant du fil à retordre, afin d'être la plus proche possible du « terrain ». Je m'étais déjà beaucoup documentée... j'ai redoublé d'efforts !

2. Qu'est-ce qui vous a incitée à écrire un roman à destination de la jeunesse sur ce sujet ?

Honnêtement, je ne crois pas que j'écrirais différemment pour une collection qualifiée de « littérature générale »... Ce texte peut s'aborder au collège, sans doute d'abord parce que le narrateur est un jeune collégien lui-même et qu'un lecteur du même âge peut aisément s'identifier à lui – mais ni plus ni moins que l'ancienne jeune collégienne que je suis ! Quand j'écris, je suis à la place de Soliman et je me pose les mêmes questions existentielles que lui. D'ailleurs, c'est pour cela que j'écris. Ce travail-là. Être quelqu'un d'autre, un « frère humain » confronté à d'autres situations, ou réalités, que la mienne. J'écris et pendant que j'écris, ou plutôt « en écrivant », dans l'action d'écrire, j'essaie de comprendre ce qui se passe ailleurs, injustices et horreurs, devant lesquelles ma propre impuissance m'est insupportable. J'écris pour des lecteurs « à partir de... » tel âge, comme on dirait « ayant un niveau de lecture leur permettant de plonger dans l'histoire sans buter sur le texte, ce qui correspond de fait à un âge où le lecteur a déjà un certain vécu parmi ses congénères, et un début de réflexion dessus... » – ou quelque chose comme ça !

3. Comment vous sont venus le titre, les personnages et la trame du roman ?

Le titre a changé en cours de route. Assez tardivement d'ailleurs, puisque le manuscrit a reçu le prix du roman jeunesse 2002 du ministère de la Jeunesse, de l'Éducation et de la Recherche (un prix décerné, en effet, sur manuscrit anonyme, ce qui lui confère quelque chose « en plus » : la reconnaissance d'une plume plus que d'un nom !) sous son premier titre : *Journal d'un jeune homme en colère*. La date de parution approchant, j'ai pensé que la colère était bien réductrice concernant les sentiments de mon héros – et concernant les miens, également ! C'est pourquoi j'en ai cherché un autre. Mon narrateur, lui, s'appelait Soliman dès la première phrase de mon tout premier embryon de brouillon... J'ai choisi ce jeu de mots, qui me joue certainement des tours, car il n'est pas rare que les gens se trompent et parlent du « Magnifique » en pensant pourtant à mon « Pacifique » ! (Mais comme la paix est elle-même une idée vraiment magnifique... cette petite confusion me plaît beaucoup.)

Ensuite, les personnages, la trame... tout cela se tisse très progressivement, au fil des idées qui surgissent dans le cadre du propos, du contexte. C'est assez mystérieux. Ou plutôt non, pas vraiment « mystérieux » (Ah, le mythe de l'inspiration !), mais plus exactement « difficile à décrire et à expliquer ». Certains de mes personnages sont nés tout de suite. Évidemment, Soliman (dont le prénom signifie « celui qui est sauf, qui va en paix » – c'est la même racine de *Salaam* en arabe et *Shalom* en hébreu, difficile de trouver mieux !), mais aussi sa famille, son ami Samy, puis Rouslan... Mais Nabila, par exemple, n'est venue que très tard, seulement quand j'ai décidé de transformer mon récit de forme « classique » en journal.

4. À quel moment avez-vous choisi la forme du journal ? S'est-elle immédiatement imposée à vous ou avez-vous d'abord songé à une forme plus classique ?

La forme du journal s'est littéralement imposée à moi, et presque malgré moi ! Comme j'avais déjà pratiqué cette forme d'écriture intime dans mon premier roman, *Lettres à une disparue*, qui rencontrait un beau succès, je ne voulais surtout pas avoir l'air de rentrer dans un système littéraire un peu facile*. Je me suis donc forcée à écarter cette possibilité d'entrée. Mais c'était une erreur. J'ai dû finir par admettre – et mon éditrice m'y a aidé avec beaucoup de diplomatie ! – que mon histoire aurait beaucoup de spontanéité, de vérité, de naturel et donc de force, si je voulais bien laisser mes appréhensions et au moins essayer.

Dès les premières pages, ce fut l'évidence ! D'ailleurs, la chute de toute l'histoire vient de sa forme. J'ai donc de nouveau réécrit mon roman, du début à la fin. Mais pas forcément dans l'ordre ! C'était un travail passionnant, grisant, vertigineux, que d'ajouter des anecdotes plus quotidiennes entre des chapitres déjà existants. Et il fallait SURTOUT que tout reste parfaitement cohérent ! Parfois, j'avais peur d'être en train de détruire mon texte, de ne plus retrouver qu'une suite sans queue ni tête de paragraphes complètement désarticulés !

Ainsi, toutes les questions que Soliman se pose sur la manière de tenir un journal, je me les suis posées avant de les utiliser. C'est un roman vraiment très sincère !

Je dis souvent que si je suis devenue « auteur(e) » du jour au lendemain quand mon premier roman, *Lettres à une disparue*, est sorti en librairie – sans que j'aie l'impression de l'avoir mérité tant j'avais écrit vite et quasiment pas corrigé ! – je suis devenue « écrivain(e) » en me torturant pendant trois ans les méninges sur le manuscrit de *Soliman* : il m'a vraiment beaucoup beaucoup appris !

(* D'ailleurs, c'est amusant, mes *Lettres...* fonctionnent comme un journal car elles sont écrites par une femme lorsqu'elle a besoin de confier sa douleur pour la supporter, à une destinataire qui ne les lira jamais, elle le sait, alors que mon *Journal...* est au contraire destiné à rencontrer de nombreux lecteurs par le biais du reporter qui l'emporte avec lui !)

5. Votre roman s'achève sur un très beau message plein d'espoir. Y a-t-il une autre cause en faveur de laquelle vous souhaiteriez vous engager dans un avenir proche ?

Je n'ai pas très envie que ma bibliographie ressemble à un catalogue des causes à défendre. D'abord, il y en a trop, malheureusement. Et puis, celle de la Palestine me tient toujours à cœur...

Pour le moment, j'ai continué d'écrire et de défendre mes idées en prenant d'autres chemins, très différents. J'aime la forme courte et dense de l'album. *L'ogre de Silensonge* aborde le sujet de l'emprise malveillante d'un adulte sur des enfants (abus, sexuels ou non) ; *Milos (Y a un os !)* parle de racisme et de tolérance...

Mais je sais qu'un jour, tôt ou tard, je reviendrai à mon premier amour, le roman... et qu'à l'instar des deux premiers, le troisième ne sera certainement pas une blquette, écrite à « l'eau de rose » – l'injustice me révolte encore tous les jours !